

VŒUX ACCOMPLIS

ROMAN CANADIEN

V

(Suite)

Quelques extraordinaires que fussent ces engagements et promesses, Victor et Léon avaient été obligés de les accueillir parce qu'ils n'avaient pas été prévenus ; et bien que leur amour fut flatté d'un si grand dévouement, leur cœur était trop généreux pour leur faire désirer de la part de leurs amantes un sacrifice aussi grand que celui qu'elles venaient de promettre ; mais il était trop tard pour en parler après la chose faite, et la surprise les avait empêchés même d'y penser à l'église.

C'était à eux pensaient-ils, à compter sur leur étoile et à revenir avant le temps fixé, afin de se marier et de conserver à la société, des femmes dignes de l'embellir, mais qui ne voulaient point y vivre sans ceux qu'elles aimaient.

Le bateau qui attendait derrière Bonsecours, emporta bientôt les deux militaires, dont la vue s'attachait à la maison de leurs amantes, qu'ils ne devaient revoir de longtemps.

Partis avec monsieur de St. Luc qui commandait les Sauvages, alliés des Anglais, à la suite du Général Bourgoyne, les capitaines Mainfroy se signalèrent dans plusieurs rencontres avec les troupes américaines.

Mais leur sort fut bien différent.

Victor revint à Montréal peu de temps après la bataille de Saratoga, où les Anglais et les Sauvages avaient été battus complètement.

Léon fut moins heureux que son frère ; fait prisonnier, il fut envoyé avec d'autres militaires de l'armée anglaise, dans l'intérieur des Etats-Unis ; et depuis ce moment personne au Canada n'avait plus entendu parler de lui.

Quatre longues années s'étaient écoulées ; quatre années d'inquiétude et de regrets pour monsieur et madame Mainfroy qui gémissaient de la perte de leur fils, et pour Victor qui outre la douleur que lui causait l'absence de son frère, voyait toujours fuir devant lui le jour où il épouserait Virginie.

Toutes les communications entre le Canada et les colonies Américaines étaient interrompues ; et bien que le théâtre de la guerre

eut été transporté plus au sud, cependant il était à peu près impossible que des lettres pussent être adressées au Canada par les officiers de ce pays que le sort des armes avait livrés aux Américains.

Louise ne fut donc pas trop inquiète, ni trop impatiente de ne pas entendre parler de Léon pendant les premiers mois.

Elle avait une confiance tellement illimitée dans son amour qu'il ne lui était jamais venu à la pensée qu'il pouvait l'oublier ; et monsieur Mainfroy qui prenait fort gaiement l'absence de son second fils, et la regardait comme la suite d'un accident prévu de la carrière des armes, l'avait si bien pénétrée de l'idée que la fiancée ou la femme d'un militaire devait s'attendre à voir souvent son mari fait prisonnier de guerre et retenu longtemps en pays étranger, qu'elle ne pensait pas même à se plaindre de l'éloignement de Léon.

Du reste la guerre entre l'Angleterre et les colonies révoltées se faisait régulièrement, suivant le droit des gens, et les échanges de prisonniers étaient assez fréquents.

L'on devait s'attendre à ce que Léon reviendrait d'un jour à l'autre.

Mais les mois s'écoulaient les uns après les autres, et Louise ne recevait aucune nouvelle du jeune capitaine.

L'inquiétude et l'ennui s'emparèrent peu à peu de son cœur.

Sa gaieté naturelle disparut au bout de quelque temps et la mélancolie qui accompagnait toute ses pensées s'établit comme compagne de ses regrets et de son amour qui ne trouvait pas d'écho.

Les plus sombres pensées se présentèrent à son esprit.

Léon avait peut-être cessé de vivre ; il avait peut-être succombé à des misères ou quelque maladie, loin de tout, sans secours, en pays ennemi ; il ne reviendrait jamais ; et Louise sa fiancée s'abandonnait à un désespoir infini.

Le contraste de sa position avec celle de Virginie, quoiqu'elle ne fut point jalouse du bonheur de sa sœur, la frappait à chaque heure, et venait encore augmenter sa tristesse. Involontairement, et en silence, elle comparait son sort avec celui de Virginie, et lorsqu'elle la voyait avec Victor, parlant d'amour, et goûtant tous les charmes d'une perspective de bonheur assuré, son âme fléchissait sous un redoublement d'affection.

Enfin quatre longues années avaient vu s'augmenter toujours la désolation de cette malheureuse amante sans qu'une lettre, un ouï-dire fut venu apporter la moindre consolation, le moindre soulagement à son cœur souffrant, et le jour fixé comme terme fatal de son attente approchait.

Elle était liée par le vœu solennel qu'elle avait fait dans l'église de Bonsecours, au moment du départ de Léon pour l'armée, et rien ne pouvait l'en absoudre.

La vie lui était à charge puisqu'elle n'avait plus d'espoir, et son amour qui semblait n'avoir plus d'objet et en même temps ne pouvait s'éteindre, pesait de toute sa force sur son âme accablée de tristesse et de désespoir.

Il lui fallut se résoudre à entrer au couvent comme elle l'avait promis.

Elle s'était préparée à ce sacrifice qu'elle s'était imposée volontairement ; lorsqu'après sa première entrevue avec la supérieure de l'Hotel-Dieu, elle vint annoncer à sa sœur que le deux de décembre suivant elle prendrait le voile, elle semblait dégagée de toute idée terrestre et si satisfaite de sa démarche que Virginie elle-même, qui avait partagé vivement toutes les peines de sa sœur, et n'entrevoit pas de plus grand malheur que d'être séparée de sa sœur, ne pût s'empêcher d'y applaudir quoiqu'elle en fut profondément affligée.

Le grand pas était fait, et comme la religion offre les plus puissants moyens de consolation et presque les seuls remèdes efficaces dans les afflictions de l'âme, Louise fut moins triste au milieu des pratiques de dévotion auxquelles elle se livrait tous les jours ; elle reprit cette gaieté douce et calme qui est le partage des esprits vraiment religieux, et si l'image de Léon venait encore se présenter à son imagination, c'était comme un doux souvenir d'un être aimé auquel on ne tient plus sur la terre, mais qu'on reverra au ciel.

Ses habits de religieuse étaient déjà faits.

Virginie de son côté devait aussi accomplir son vœu, et elle devait se marier le jour où sa sœur se séparait du monde à jamais.

Elle aussi avait attendu jusque là, et en ce moment son bonheur ne se trouvait point complet ; si elle prenait un mari adoré, elle perdait une sœur qu'elle chérissait comme elle même, une amie, une confidente, une compagne de toute

sa vie ; cette pensée venait l'attrister au milieu de ses meilleures joies.

Mais Louise la consolait et témoignait à mesure que le jour de leur séparation arrivait une gaieté et un contentement qui ranimait Virginie et chassaient les tristes pensées qui l'assiégeaient.

VI

Les deux sœurs étaient revenues de l'église, où elles avaient assisté, suivant leur habitude, à la basse messe.

Louise, s'abandonnant à sa nature romanesque, plaçait en regard ses vêtements de religieuse et la robe de mariage de sa sœur, son voile de recluse et le voile de noce de Virginie qui ne pouvait retenir ses larmes, lui rappelait la suite des événements qui les avaient conduites toutes deux au point où elles en étaient venues, l'une de se marier suivant ses desirs, et l'autre d'entrer dans un couvent.

Elle conservait avec sa sœur cet épanchement qui précède toujours les séparations douloureuses, lorsque madame B'ondeau les fit appeler pour leur communiquer la nouvelle de l'arrivée de Léon, que M. Mainfroy venait de lui annoncer.

Dire ce qui se passa dans l'âme de Louise en ce moment serait impossible.

Virginie la reçut dans ses bras, et dans l'exaltation de sa joie la couvrit de baisers ; mais elle se remit bientôt de ce choc terrible, et un torrent de larmes inonda sa figure passionnée.

Tout son amour, qu'elle s'était efforcée d'éteindre, se réveilla dans son cœur et sa parole si calme, si résignée depuis longtemps reprit ses accents d'autrefois en prononçant le nom de Léon.

Il allait arriver au dernier jour ; il ne l'avait pas oubliée ; elle allait être heureuse enfin de la manière qu'elle l'avait toujours instamment demandé à Dieu ; ses vœux allaient s'accomplir par le retour de celui pour l'amour duquel elle s'était liée devant Dieu, et le pénible sacrifice auquel elle s'était résignée était inutile ; elle retrouvait l'époux qu'elle avait attendu, elle restait près de sa mère, près de sa sœur, elle était rendue dans l'église de Bonsecours où elle remerciait Dieu du retour de son fiancé.

A suivre

PAGE STANLEY